

+++++

INTRODUCTION

+++++

+++++

INTRODUCTION

+++++

Le numérique fera-t-il disparaître le texte ? Un texte a besoin d'être lu pour exister, et nombreux sont actuellement les discours qui mettent en doute l'existence d'une *vraie* lecture sur support numérique. Sur Internet notamment, le lecteur ne ferait plus que survoler et cliquer. Ces affirmations s'accompagnent fréquemment de cris d'alarme quant à la disparition de la culture humaniste, de la réflexion critique et de l'intériorité, et frappent par leur caractère déterministe¹. Ils donnent en effet l'impression que tous les lecteurs pratiquent la lecture de la même façon dès qu'un texte s'affiche sur un écran, peu importent les dispositifs (ordinateur, tablette, téléphone portable ou liseuse), peu importent les éléments partagés entre texte et lecteur (par exemple, des allusions à des événements historiques ou l'évocation de personnages publics supposés connus), peu importent les intentions et motivations individuelles du sujet lisant. La lecture numérique est décrite comme impatiente, rapide et forcément superficielle, au point que certains préfèrent même ne plus parler de *lecture*. Elle est opposée à la pratique du livre papier présentée comme longue, patiente, concentrée et réflexive². La nostalgie de cette pratique a même inspiré la création d'un parfum imitant l'odeur du livre³... Alors que l'Internet regorge de textes, les lecteurs de ces écritures numériques semblent décidément faire défaut.

Les études menées depuis plusieurs décennies par le ministère de la Culture sur les pratiques culturelles des Français confirment certes l'idée d'une diminution constante du nombre de « grands lecteurs »⁴. Or, il faut préciser que la lecture sur dispositif numérique n'a pas encore trouvé sa place dans ces statistiques. D'après *The Economist* du 27 février 2010, la quantité de textes lus, qui déclinait pendant plusieurs décennies à cause de la télévision, a quasiment triplé depuis 1980 grâce aux textes mis en ligne. En principe, et bien que certains présument le contraire [par exemple,

1. Voir par exemple Carr [2008] ; Desrichard [2011] ; Baccino [2011].

2. Desrichard [2011] ; Frommer [2011].

3. *Paper Passion*, parfum de Gerhard Steidl, Karl Lagerfeld et Geza Schoen.

4. Enquêtes sur les « Pratiques culturelles des Français », ministère de la Culture et de la Communication, depuis 1973, [en ligne] < <http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/> >.

Boullier, 2011, 41], les images animées n'ont donc pas encore remplacé le texte. Nous lisons globalement plus de textes qu'avant. Les données citées par *The Economist* ne précisent pourtant pas *comment* nous lisons ces textes sur support numérique. Et c'est en effet plutôt la pratique de lecture numérique, et non pas la quantité incontestable de textes disponibles sur les dispositifs, qui se trouve dans la ligne de mire des critiques.

Pour des auteurs comme Nicholas Carr [2008], le constat est sans appel. Observant sa propre pratique, Carr affirme qu'il lui est désormais difficile de rester concentré sur un seul texte pour en effectuer une lecture approfondie : « Je me sens comme si j'étais sans cesse en train de ramener mon cerveau volage au texte. La lecture profonde qui me venait jadis tout naturellement est maintenant devenue un combat »⁵. Carr s'appuie sur des recherches récentes consacrées à la plasticité du cerveau pour argumenter que ses circuits neuronaux ont été définitivement modifiés par les pratiques de lecture de survol sur support numérique. Pour Carr comme pour beaucoup d'autres critiques de la lecture numérique, dont Susanne Gaschke [2009] qui a consacré à l'« abrutissement numérique » un ouvrage très remarqué en Allemagne, l'« hyper-attention » [déjà diagnostiquée par la critique américaine N. Katherine Hayles en 2007] constitue une impasse pour le texte, devenu désormais un objet de consommation comme un autre.

Thierry Baccino [2011, 63], spécialiste en psychologie cognitive qui a étudié la lecture numérique à l'aide d'enregistrements des mouvements de l'œil, parle de cette pratique comme d'une « pseudo-lecture » : « Pseudo car surfer sur les pages du Web mêlant articles courts, vidéos, audio, animations de toutes sortes n'est pas similaire à une lecture attentive et profonde, que l'on pratique sur un livre imprimé ». Sur un dispositif numérique, le lecteur balayerait rapidement les textes. Son attention serait « imparablement » attirée par d'autres informations apparaissant en simultané. Le *Bulletin des bibliothèques de France* [numéro 5 de 2011] consacré aux « Métamorphoses de la lecture » réunit un grand nombre d'articles très critiques envers le potentiel de la lecture numérique. Certains auteurs vont jusqu'à déclarer son impossibilité, se tournant vers le livre comme seul garant d'existence du texte [Desrichard, 2011].

Face à ce déferlement de discours alarmistes, d'autres proposent au contraire une vision optimiste de la lecture numérique. Eux aussi recourent à des études sur le cerveau, mais pour affirmer qu'au lieu de nous rendre

5. Je reprends ici la traduction effectuée par Vandendorpe [2011, 52].

« stupides », la lecture numérique stimule de façon particulièrement forte certaines de nos capacités cognitives. Christian Vandendorpe [2011, 53] reprend les recherches du même Thierry Baccino qui, dans le *Bulletin des bibliothèques de France*, considère la lecture numérique comme une « pseudo-lecture », en interprétant positivement le constat que « la lecture sur écran demande un surcroît de travail au cerveau et même un fonctionnement différent. Les zones de l'encéphale qui contrôlent les prises de décision et les raisonnements complexes sont plus sollicitées que pour une lecture sur papier » [2009, 63]. La rapidité avec laquelle beaucoup de lecteurs parcourent les textes numériques pour en extraire des informations est interprétée par l'auteur non pas comme un signe d'abrutissement, mais comme la preuve d'une concentration accrue.

Christian Vandendorpe [2011, 58] pense donc que l'attention du lecteur est particulièrement en éveil lorsqu'il ne se contente plus de suivre le fil d'un texte mot à mot, mais qu'il évalue la pertinence des éléments textuels en fonction d'une intention de lecture en sélectionnant rapidement les éléments les plus appropriés. Au lieu d'incriminer les industries culturelles de pousser le lecteur vers une « consommation » toujours plus accélérée de (pseudo-)informations qui étouffent le sens critique, des auteurs comme Kevin Kelly [2010], éditeur du magazine américain *Wired*, observent certes une certaine « fluidité » du texte numérique, mais affirment que celle-ci a provoqué un état d'incertitude tout à fait *salutaire*, propice à la prise de position critique : « Je suis moins intéressé dans la vérité, avec un grand V, et plus intéressé dans les vérités, au pluriel »⁶.

Dans la plupart des discours alarmistes prédisant la disparition du texte sur les dispositifs numériques, comme dans les discours qui, au contraire, constatent avec optimisme que nous lisons plus et de façon complexifiée, il manque pourtant une donnée essentielle : un examen attentif du texte numérique à lire avec ses spécificités.

Claire Bélisle [2011, 39] et Christian Vandendorpe [2011, 53], parmi d'autres, ont engagé une avancée essentielle dans l'étude de la lecture numérique en insistant sur l'intention du lecteur : celui-ci ne lit en effet pas un texte numérique de la même façon lorsqu'il doit rapidement disposer d'une information précise, lorsqu'il va sur Internet pour se tenir au courant des actualités politiques, lorsqu'il veut se détendre en feuilletant un magazine *people* sur le Web ou qu'il cherche à se perdre dans des univers multimédias plaisants à l'œil et agréables au toucher.

6. Je reprends la traduction par Bélisle [2011, 31].

Il paraît également important de rappeler que le texte lui-même entre de diverses manières en résonance avec les attentes individuelles et socialement partagées du lecteur. Autrement dit, le lecteur ne lit certainement pas avec la même attention un texte numérisé de Hegel, un article de parismatch.fr, un fragment autobiographique posté par un ami sur Facebook ou une hyperfiction, car ces textes ne sollicitent pas son attention de la même manière et ne mobilisent pas les mêmes contenus, stratégies et procédés rhétoriques.

L'existence d'une seule lecture papier, concentrée et réflexive, ne relèverait-elle pas du mythe ? Il arrive à tout lecteur de feuilleter un livre, de parcourir le sommaire sans s'engager dans une découverte approfondie des contenus annoncés. Certains genres textuels comme l'article encyclopédique se prêtent même tout particulièrement à cette pratique en proposant des contenus, en mobilisant des procédés rhétoriques et présentations visuelles spécifiques.

L'existence d'une seule lecture numérique, rapide et superficielle, ne résiste pas non plus à l'examen des pratiques. Il arrive sans doute à tout lecteur de s'attarder sur un texte édité sur support numérique, de le lire du début jusqu'à la fin et de prendre le temps de réfléchir sur ce qu'il a lu : pratique de lecture qui s'enracine d'une part dans la motivation du lecteur et – telle sera ma principale hypothèse – qui, d'autre part, est *anticipée par le texte lui-même*, par ses contenus, ses stratégies et procédés rhétoriques, ainsi que par sa matérialité sur la page-écran. L'objectif de mon livre sera ainsi de cerner les pratiques de lecture *modélisées* par le texte numérique, à travers ses procédés rhétoriques et ses formes graphiques sur la page-écran.

Ma démarche s'inscrit dans la filiation de la « rhétorique nouvelle » [Perelman, 2000] et des théories de la réception [en outre Iser, 1976 ; Jauss, 1972-1978] tout en prenant en compte les « matérialités » de la communication. Des outils d'analyse rhétoriques et sémiotiques me permettront de cerner avec la nécessaire précision le « potentiel d'action » du texte numérique. Cette notion, empruntée à Wolfgang Iser [1976], montre cependant que ces outils ne sont pas mobilisés pour faire émerger une signification immanente, stable et transhistorique du texte numérique. Il s'agit, plus modestement, de circonscrire ce que le texte numérique met à disposition du lecteur, qui actualise ensuite ce potentiel à travers ses pratiques personnelles.

L'étude du potentiel d'action du texte constitue un lieu de croisement fort entre les théories de la réception venant des sciences du texte, et les sciences de la communication. Mon apport consiste à mettre en œuvre cette

convergence sous forme d'une rhétorique spécifique que j'ai décidé d'appeler « rhétorique de la réception ». Qu'est-ce que j'entends par ce terme ?

Tout texte préfigure son lecteur et ses pratiques à travers ses contenus et ses procédés rhétoriques. La rhétorique de la réception identifie et analyse ces préfigurations qui sont alors appelées « figures de la lecture ». Je partirai de l'hypothèse que l'hyperlien et l'animation constituent des éléments fondamentaux du texte numérique, et qu'ils mobilisent des figures spécifiques qui seront identifiées tout au long du livre. Dans le cas de l'hyperlien, nous verrons que ces figures modélisent les pratiques du lecteur, notamment à travers le rapport de contiguïté, temporelle ou causale, entre deux ou plusieurs textes reliés par des mots cliquables (pensons à l'exemple d'un mot relié par hyperlien à sa définition), ainsi qu'à travers le couplage entre le texte et des enchaînements de gestes (prenons le fameux geste du clic effectué sur un hyperlien). Dans le texte animé, ces figures sont fondées sur le couplage entre un texte et du mouvement (par exemple, lorsqu'un mot clignote). Le mouvement et le geste font partie des spécificités formelles du texte numérique. La police de caractère et la couleur ou la taille des lettres font également partie des éléments formels du texte, mais ne sont bien sûr pas spécifiques au texte numérique. Toutes les formes qui entourent le texte numérique sur une page-écran, sans être elles-mêmes du texte, préfigurent également les pratiques du lecteur : en font partie les couleurs du fond (imitant parfois la page papier), la mise en espace du texte (par exemple, sous forme de tableau), bref toutes ces matérialités de la communication qui mettent littéralement le texte en forme.

Ces formes et figures du texte numérique sont actualisées de façon forcément incomplète dans une situation de lecture précise. Loin de ne suivre que les anticipations faites par le texte et ses matérialités, mais loin aussi de s'adonner seulement à des motivations individuelles, le lecteur s'inscrit dans des « communautés interprétatives » [Fish, 1980], au sein desquelles se partagent des référents culturels, habitudes et attentes.

La rhétorique de la réception du texte numérique repose donc non seulement sur l'examen du potentiel d'action du texte numérique avec ses matérialités (voir le chapitre III). Les imaginaires socialement partagés du dispositif, de l'Internet et du texte numériques jouent un rôle indéniable dans le processus de conception et de lecture, et doivent être circonscrits en amont de l'analyse du potentiel d'action du texte numérique et orienter celle-ci (voir le chapitre II). Pour le dire dans des termes empruntés à la sémiotique piercienne, l'analyse du texte numérique ne peut se faire sans prise en compte de l'« interprétant », étape qui s'appuie ici en outre sur des

études empiriques de nature quantitative et qualitative par observation, questionnaire et entretien. La rhétorique de la réception circonscrit ainsi le potentiel d'action du texte numérique en fonction des champs d'intersection possibles entre les anticipations des pratiques de lecture par les formes et figures du texte, et les actualisations de ces anticipations par le lecteur en fonction de son « horizon d'attente » [Jauss, 1972-1978 ; 2010].

La rhétorique a toujours proposé, par le biais de ses procédés, une restructuration du réel adressée à un public. La rhétorique du texte numérique développée ici est à la fois une science du texte en tant qu'elle étudie celui-ci comme matière potentiellement signifiante, et une science de ses lectures en tant qu'elle se penche sur des pratiques individuelles et socialement partagées de cette restructuration du réel.

Il me semble que la nécessité de remettre le texte au centre des réflexions sur la lecture numérique émerge tout particulièrement dans les polémiques autour de l'une de ses spécificités les plus prégnantes, l'hyperlien. Même si l'animation textuelle est étudiée dans ce livre comme l'une des caractéristiques importantes du texte numérique, l'hyperlien est scruté avec une attention appuyée. Ce retour à l'hyperlien, dont certains n'ont pas hésité à déclarer la « mort »⁷, doit être explicité.

Je précise d'abord que j'utiliserai le terme « hyperlien » dans le sens d'élément textuel « hyperlié » à lire et à manipuler, qui est inséré dans un texte (appelé « texte géniteur ») et renvoie vers un texte généralement encore invisible (appelé « texte relié »). Ma définition s'inspire de celle de l'hyperlien comme « signe passeur » [Jeanneret, Souchier, 1998] qui met en relation les dimensions de « signe lu », de « signe interprété » et d'« outil manipulable ». L'hyperlien dans ce sens large est omniprésent dans le texte numérique : dans les résultats proposés par les moteurs de recherche, les journaux en ligne, les portails d'information et les sites commerciaux, les réseaux sociaux, la littérature numérique et le jeu vidéo. Le terme « hypertexte », également mobilisé dans ce travail, renvoie plutôt à un texte parsemé d'hyperliens et relié à d'autres textes, donc à un ensemble textuel plus étendu « contenant des nœuds liés entre eux par des hyperliens » (définition canonique reprise en outre par Wikipédia)⁸.

7. Par exemple Dylan Kinnett, "The Death of Hypertext?", 2012, [en ligne] < <http://nocategories.net/ephemera/the-death-of-hypertext/> >.

8. « Un système hypertexte est un système contenant des nœuds liés entre eux par des hyperliens permettant de passer automatiquement d'un nœud à un autre. Un document hypertexte est donc un document qui contient des hyperliens et des nœuds. », Wikipédia, [en ligne] < <http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypertexte> >.

Pour Thierry Baccino, l'hypertexte est fondé sur une idée « louable », mais problématique dans son actualisation lors de la lecture : celle de rendre disponible, par le biais d'hyperliens, « toutes les informations associées de près ou de loin à une notion » [2011, 64]. Dans la pratique, la « multiplicité de niveaux » provoquerait souvent « une perte de l'objectif initial de lecture ». La cohérence, « propriété essentielle de la compréhension », ne pourrait plus être établie entre les différents passages lus : en résulterait une « désorientation » du lecteur. Cette observation, sans doute valide dans certaines situations de lecture, se trouve généralisée par l'auteur. Or, certains textes parsemés d'hyperliens offrent au lecteur des aides d'orientation : ils peuvent être porteurs d'annonces, qui anticipent sur ce qui va suivre lorsque le lecteur aura cliqué (prenons l'exemple suivant relevé dans un journal en ligne : « cliquez ici pour découvrir la chronique des événements »).

M'éloignant des définitions purement techniques, je considère donc l'hyperlien comme la trace d'une interprétation effectuée par un Auteur, qui se trouve plus ou moins explicitée dans le texte géniteur contenant l'hyperlien. J'affecte le terme « Auteur » d'une majuscule pour indiquer que l'auteur n'est pas toujours celui du texte géniteur (dans certains journaux en ligne, des rédacteurs spécialisés insèrent les liens), et qu'il peut même être une machine (dans le cas des hyperliens promotionnels automatiquement insérés, par exemple). Quoi qu'il en soit de son identité, l'Auteur lie donc un texte à un autre parce qu'il considère qu'ils doivent être reliés, pour différentes raisons que la rhétorique du texte numérique s'efforce de cerner. Bien sûr, il faut néanmoins garder à l'esprit que le potentiel d'action d'un hyperlien dépasse cette intention de l'Auteur : celui-ci n'est jamais maître de toutes les réceptions possibles de son texte. Voilà pourquoi il peut certes s'avérer utile de recourir à des entretiens avec des auteurs et concepteurs pour cerner leurs intentions quand ils insèrent un hyperlien, sans pour autant prétendre que ces déclarations donnent accès au vrai sens du texte numérique.

Je récapitule. D'une part, l'Auteur anticipe sur les pratiques de lecture en liant deux textes par un hyperlien ; d'autre part, le lecteur approche cet hyperlien avec plusieurs attentes, dont certaines sont socialement partagées : l'hyperlien semble majoritairement approché par le lecteur avec l'espoir qu'il livre des réponses factuelles, des compléments d'information,

des preuves réduisant l'incertitude du sujet sur le monde⁹. La rhétorique de l'hyperlien mise en œuvre dans ce livre montrera, études de corpus à l'appui, que cette présomption d'information n'est pas toujours satisfaite. Dans les corpus journalistique, littéraire et publicitaire étudiés au chapitre III, l'hyperlien relie parfois des textes porteurs de points de vue divergents, ou provoque même des renversements ironiques entre texte géniteur et texte relié. Il anticipe donc sur des pratiques de lecture diversifiées, dont la lecture attentive, alors que la lecture numérique est souvent décrite comme exclusivement rapide et superficielle. Une partie de la fameuse désorientation du lecteur numérique s'explique sans doute par cette divergence entre la modélisation des pratiques par le texte numérique, et les attentes partagées par grand nombre de lecteurs.

En circonscrivant avec précision les multiples figures de la lecture du texte numérique, la rhétorique de la réception essaie alors de démontrer la nécessité d'une complexification des pratiques. La connaissance du champ des possibles de la rhétorique du texte numérique pourrait ainsi devenir un élément fondateur pour une nouvelle culture de l'interprétation : un art de lire qui aura comme but de mieux appréhender les enjeux communicationnels du texte numérique. Une telle culture de l'interprétation, réflexive et critique, du texte numérique sera mise en œuvre tout au long du chapitre III.

Cette culture de l'interprétation est aussi inspirée par l'évolution de mes propres pratiques de lecture numériques. À l'instar de Nicholas Carr [2008] ou plus académiquement de Marcel Proust¹⁰, je m'autorise une brève remarque sur ces pratiques : alors qu'elles étaient, il y a une dizaine d'années encore, marquées par une désorientation certaine, je les sais aujourd'hui fortement diversifiées. Parfois je parcours rapidement de grandes quantités de textes à la recherche d'une information précise, guettant la perche qui me fera avancer ; parfois je m'adonne sans retenue au plaisir du clic voyeur ; parfois je divague avec délectation, parfois je regrette d'y perdre mon temps ; parfois il m'arrive de passer quatre ou cinq heures d'affilée à la lecture d'un texte scientifique avec hyperliens ou d'une hyperfiction. Cette dernière pratique, qu'elle soit réflexive ou immersive, est longue et attentive aux détails. Je l'ai apprise progressivement. Le repérage des formes et figures du texte numérique a joué un rôle essentiel dans cet apprentissage. Une prise de conscience de l'horizon

9. Voir par exemple Charney [1994] ; Nielsen [1999] ; Tosca Parajes [2000] ; Ensslin [2007] ; Boucher [2011] et études empiriques citées plus loin.

10. « Qui ne se souvient comme moi de ces lectures faites au temps des vacances... » [Proust, 1993, 8].

d'attente personnel et socialement partagé ayant forgé mes attentes et habitudes sur les dispositifs numériques y a également contribué.

Je ne suis pas la seule lectrice de textes numériques reconvertis à la patience, tant s'en faut. Au Japon, les fictions pour téléphones portables se dévorent depuis plusieurs années [voir article "Cell Phone Novels Come of Age" sur *Japantoday*¹¹]. Sur Facebook, force est de constater que les usagers s'entrelient parfois avec attention, car ils se répondent de façon pertinente. Dans le champ de recherche consacré à la littérature numérique, après deux décennies marquées par des discours généralistes et des analyses orientées « dispositif », rares sont aujourd'hui les appels à articles qui ne sollicitent pas des *close readings*, définis comme analyses détaillées des particularités dispositives et textuelles d'une œuvre littéraire numérique¹². Après la disparition déclarée du texte à lire, parfois saluée comme échappée finale des prisons du discours linéaire et de la domination du *logos* [Bolter, 1991], parfois redoutée comme symptôme du déclin des humanités et des cultures de l'interprétation [Birkerts, 1994 ; Desrichard, 2011], il s'agit dans ce livre de proposer des outils pour adopter une attitude nuancée, à la fois ouverte et critique, envers le texte numérique.

Science du texte et de ses pratiques, la rhétorique du texte numérique ne s'adresse pas qu'au lecteur. Quelles significations peut-on faire émerger en reliant deux ou plusieurs textes par des hyperliens ? Peut-on argumenter avec l'hyperlien, peut-on raconter une histoire ? Où place-t-on les hyperliens pour orienter les attentes et pratiques du lecteur dans tel ou tel sens ? Quel est le potentiel de persuasion d'une animation textuelle ? Voilà des questions auxquelles tout praticien de l'écriture numérique est confronté. La rhétorique du texte numérique propose des outils d'analyse et des typologies avec la conviction qu'une connaissance des possibles du texte numérique aide le lecteur et l'auteur à mieux appréhender le texte numérique, que ce soit dans un contexte universitaire, scolaire, public, privé, professionnel ou de loisir.

Le dispositif de lecture occupe une place importante dans cette rhétorique en tant qu'il conditionne l'apparition du texte à l'écran puis sa disparition, de façon plus ou moins prévisible par l'Auteur. En effet, le texte numérique n'est pas solidaire avec son dispositif : il peut migrer de

11. Patrick W. Galbraith, "Cell Phone Novels Come of Age", 2009, [en ligne] < <http://www.japantoday.com/category/arts-culture/view/cell-phone-novels-come-of-age> >.

12. Voir, par exemple, l'appel à participation pour le congrès de la Electronic Literature Organization 2010, [en ligne] < http://www.brown.edu/Conference/Electronic_Literature_Organization/call.php >.

l'ordinateur fixe vers le téléphone mobile, il s'actualise dans différents systèmes d'exploitation, à différentes vitesses de calcul et selon des réglages parfois très divergents. Cette « labilité » du dispositif [Bootz, dès 1990] doit être prise en compte dans une rhétorique qui analyse les figures du texte numérique comme des traces et anticipations de lectures.

En résumé, l'objectif de ce livre est donc l'élaboration d'une *rhétorique de la réception* du texte numérique – couplage de termes qui peut paraître paradoxal si l'on se tient à une définition de la rhétorique comme simple ornement détachable du contenu, et qui énonce pourtant exactement de quoi il s'agit dès que l'on considère le contenu, la forme et la réception d'un texte comme intimement liés. Étudier les figures de la lecture du texte numérique non pas comme des procédés rhétoriques signifiants par eux-mêmes, mais comme des potentiels anticipant sur des pratiques de lecture, voilà l'ambition de cette rhétorique qui emprunte des concepts fondateurs aux approches pragmatiques du texte [Gervais, 1998 ; 2007], aux analyses sémio-pragmatiques du dispositif [Souchier, 1998 ; Jeanneret, Souchier, 1998, 2005 ; Jeanneret, 2008] et à la « sémiotique du sensible » [Boutaud, 2007 ; Landowski, 2004] tout en proposant une typologie inédite des figures et formes spécifiques au texte numérique.

J'insiste d'emblée sur le fait que cette typologie de figures, malgré son caractère opérationnel dans beaucoup de champs de l'écriture numérique comme le journalisme, la littérature, la publicité, le blog, le livre numérique enrichi ou les réseaux sociaux, n'est pas conçue comme une liste de catégories prêtes à l'emploi. L'identification des figures du texte numérique ne peut se faire qu'en prenant en compte le genre textuel, le contexte, les spécificités du dispositif, tout comme les attentes et imaginaires qui constituent l'horizon d'attente du lecteur.

C'est ainsi que la rhétorique de la réception représente une nouvelle approche au carrefour des méthodologies, qui recourt à l'analyse rhétorique et sémiotique comme à l'étude empirique des pratiques de lecture par questionnaire, entretien ou observation, pour faire émerger une approche critique du texte numérique dans ses contextes d'émergence culturels et communicationnels.

Les fondements théoriques de la rhétorique de la réception seront présentés au chapitre I. Des emprunts seront faits à la rhétorique (traditionnelle et nouvelle), science de décryptage du texte et de ses pratiques. Les théories de la réception aideront à circonscrire, d'abord de façon théorique, ce qui constitue le potentiel d'action du texte en relation avec l'horizon d'attente du lecteur. Des approches sémio-pragmatiques

des matérialités de la communication fourniront des conceptualisations et vocabulaires utiles pour étudier le texte dans son contexte d'énonciation éditoriale, actualisé dans un dispositif technique. Plus précisément, il s'agira d'expliciter l'articulation entre les préfigurations de pratiques par deux particularités du texte numérique, l'hyperlien et l'animation textuelle (introduites dès le début du chapitre afin de plonger le lecteur *in medias res*), avec les imaginaires, attentes et habitudes du lecteur circonscrits à l'aide de méthodologies empruntées aux sciences sociales. Bref, j'expliquerai dans ce premier chapitre comment la prise en compte de l'interprétant se place au cœur de la rhétorique de la réception.

Dans les chapitres II et III, cette méthodologie sera mise en œuvre à partir de l'analyse de trois corpus, journalistique, narratif et publicitaire. Comme annoncé au chapitre I, les imaginaires, habitudes et attentes du lecteur contemporain vis-à-vis du dispositif, de la lecture numérique, de l'hyperlien, de l'animation et des genres textuels doivent d'abord être sondés avec le plus de précision possible. Après cette étape de circonscription de l'horizon d'attente au chapitre II, le potentiel d'action du texte numérique peut être analysé à partir de corpus. Des typologies de figures modélisant les pratiques de lecture à travers des procédés rhétoriques peuvent être établies.

Le chapitre III est donc consacré à l'identification des figures de la lecture du texte numérique dans trois corpus, journalistique, littéraire et publicitaire. Autrement dit, j'analyserai dans cette partie comment le texte numérique modélise ses pratiques de lecture à travers des formes et des figures de rhétorique qui lui sont propres, en anticipant sur l'horizon d'attente de ses lecteurs potentiels. Je montrerai que ces préfigurations de pratiques ne répondent pas toujours aux imaginaires et attentes les plus courants, notamment informationnels, face au texte numérique : dans le contexte journalistique, par exemple, l'objectif poursuivi semble parfois être plutôt la mise en dialogue de plusieurs points de vue, reflétant la complexité d'une situation ; parfois le jeu avec les attentes du lecteur penche même vers la manipulation fallacieuse, mise au profit de structures de domination médiatico-politiques.

Se dessinera ainsi la nécessité d'une culture de l'interprétation fondée sur un décryptage critique des enjeux communicationnels du texte numérique, qui ne néglige pas pour autant la notion de plaisir de la lecture.